

Le désert

Hélène Monette

Numéro 45, été 1990

Le désert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15003ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, H. (1990). Le désert. *Moebius*, (45), 63–69.

LE DÉSERT

Hélène Monette

Je ne peux rien y faire, pas y croire, sans le soleil, l'incendie, le feu, dans le dos, sur ma peau. Trois pas dans le désert, mais pas de chameau; un chien, pas de coyote; des milliers de rongeurs, d'araignées, quelques hyènes, des tonnes de scorpions; et, dans l'attente des oiseaux, quelques gitans se taisent. La forêt brûle, a brûlé, est brûlée. Une absolue performance : des cabanes à moineaux sur la scène du désert. Parce qu'il est faux et fourbe de ne pas reconnaître que l'on attend, vraiment et tout le temps, quelque chose.

C'est vrai que nous attendons les oiseaux. Mon frère a fait brûler la forêt. Le soleil aussi. C'est l'amour du père. Ma soeur parle de résistance. Nous n'avons jamais été étrangers. Nous avons toujours su : chacun son désert. Et nous avons peuplé la forêt de nos voix, brûlées.

Le soleil monte dans un ciel implacablement bleu. Et ma mère fredonne dans sa robe d'été. Plein avril.

Ce n'est pas le désert.

C'est le reste qui a formé ce caractère de roc, de pierre, de sable et de lumière. C'est le temps gagné à perdre ses yeux dans les choses. Aimer s'animer, se perdre, et trouver qu'on ne trouve jamais.

Je peux tout y voir. Entendre.

Ma mère chante toujours dans le désert. Ceux qui ne l'entendent pas ne voient pas non plus les oasis, les chameaux et les mirages.

C'est ridicule.

Une belle femme est une belle femme. Une mer dans le désert. Et sa chanson est forte, torride et sucrée comme de la noix de coco. Elle transporte avec elle tous ces bruits, odeurs et couleurs de plage, malgré le sol aride et sec qui prend toute la place.

Et la surface, surtout.

La surface.

Certains croient que la surface du désert est plane, douce et sans sillons. Ils ne voient pas les traces, ne sentent pas la courbe, le creux, le monticule, ne perçoivent pas les dentelures et les crevasses, n'épousent pas la forme des sommets et des abris de sable.

Ils n'y vont que pour le soleil et la sécheresse du soleil. Torrides.

Ce sont sûrement des Bédouins. Des vrais. Et je les connais très peu. Leur langage. Je ne sais pas. Je suis aussi sourde à certaines choses. Je n'entends pas.

Ils ont des instruments, avec des sacs en peaux de bête, et ils soufflent dedans. On dit que c'est de là que provient le vent, dans le désert.

Ils ont la possibilité de garder l'eau en eux-mêmes. Mais moi, j'ai appris qu'on ne s'abreuve pas (nécessairement) à la source de l'autre. Alors je ne les connais pas. Pour l'humidité et la source, je m'imagine la forêt, toujours, même si je suis en plein désert.

Je marche. Sans arrêt. Toute la journée. La nuit, il y a des bestioles, des carnivores, des rapaces. Des serpents.

Je rampe.

La nuit, je ne dors jamais. J'écoute ce qu'ils veulent faire, avec la vie, les Bédouins. Mais je suis plus loin. Cachée, secrète.

J'ai fait un trou dans le sable et je suis là. J'attends.

J'attends les oiseaux.

Et mon frère. Et ma soeur. Mon père.

Ma mère, elle, je l'ai déjà dit, habite le désert. Elle chante. Mais je ne suis pas avec elle. Et elle n'est pas avec moi. Elle est là. Elle chante.

De plus en plus haut.

On a peu d'amis dans le désert. Pour ne pas dire : aucun. Et c'est ça qui est chouette. Justement. Il n'y a personne.

La nuit, il fait froid, quand même. J'ai deux gilets de laine et une couverture de drap. Je garde toujours mon fichu de coton sur la tête. Pour la chaleur, le froid, les bestioles. Mes cheveux sont tellement courts que je ne me ressemble plus. Je ne me ressemble pas. Depuis que j'habite le désert, je ne suis que moi.

Un vieil homme, que j'ai rencontré il y a des jours ou un mois, m'a dit que, plus loin, par là, peut-être vers le nord, il y avait une rivière. Il me l'a juré. Je suis sûre qu'il a raison mais qu'il est trop fier pour être intelligent. Alors, je suis sûre qu'il a tort mais que je marche de toute façon vers elle, la rivière. C'est à cause de la forêt dans ma tête. Je suis sûre que j'ai raison.

Dans la nuit d'hier, j'ai trouvé un arbre mort. Un sapin. Il y avait de la glace autour. J'ai pleuré. Et après j'ai ri. J'étais bouleversée. Peut-être à cause de la colère. J'ai tellement peur de l'hiver. C'est pour ça que j'ai fui. C'est pour ça que maintenant j'habite le désert. À vrai dire je n'ai rien fui. Il n'y a pas de fuite. Je cherche quelque chose. Et j'adore brûler au soleil.

Parfois, j'entends la mer. Je me sens plus jeune, moins fatiguée et indésirable. Je me noie dans l'air. Et je ne pense à rien. Moi aussi, parfois, je fredonne de vieux airs. Je crois, en fait, qu'il n'y a pas que la forêt. Il y a aussi la mer. En moi et par-dessus. C'est pour ça que je ne suis jamais seule ici.

J'ai 88 ans. Personne ne me croit. Personne ne m'a jamais crue. De toute façon je ne parle à personne.

On m'a déjà dit que je ressemblais à Marguerite. Je n'en crois rien. Je ressemble plutôt à Virginia. Ça n'a aucun rapport. Le seul rapport, c'est la terre et l'eau qui communiquent. La fascination. L'attraction. C'est très important.

Parfois il n'y a que le rouge. Parfois il n'y a que le jaune.
Parfois il n'y a rien. Que la nuit. Et les bêtes dans les étoiles.

Quand j'étais petite, j'ai cru longtemps que mon père était responsable du désert. Qu'il l'avait inventé. Qu'il nous faisait marcher dans cette histoire.

C'est sans doute à cause de ce sourire infini et de ce regard infini qu'il portait, comme ça, et même, il s'en rendait sûrement compte. Parce qu'aussi, il avait des mots infinis. C'est une question de souffle, je crois, et d'ouverture à la lumière.

Il est enterré dans le désert. Ses cendres, plutôt. À cause du vent et du sable, à vrai dire, il est dispersé. Grain de sable, grain de cendre.

J'en parle encore parce qu'il faut que j'en parle encore. Grain de sable, grain de cendre.

Aussi vrai que j'en ai marre, le désert me sort vivante du monde.

C'est vrai, je perds la voix. Parfois. Je m'enfonce. Je ne dis rien d'important. Parfois, c'est ce qu'il faut. C'est beau. Doux et chaud comme le sable. Mais je ne crains pas vraiment pour ma voix. Qu'elle se casse, qu'elle se brise contre le vent. Ce n'est pas moi que j'entends. Toujours autre chose.

Je veux brûler ailleurs qu'en pleine distance. Je n'aime pas la distance. C'est pour ça que je marche. Sans arrêt.

Je vais plus loin. Je ramasse la rosée dans mon fichu. Alors, le crâne me brûle. Mais après, ça rafraîchit.

Je ne parle plus. Je ne veux plus parler.

Au fond, j'ai peur. Et c'est pour ça que je marche, seule, dans le désert. C'est l'apaisement. Le sable. Et la lumière.

Je suis au milieu du désert. Au milieu. Et toujours au milieu. C'est un problème de distance.

C'est sans doute la seule chose qui fait que j'en ai marre. Et vraiment. J'en ai vraiment trop peu à dire.

Exténuée.

Je suis venue ici pour devenir, pour rester, pour être muette. Non par le mutisme. Mais à cause de la lumière. Être muette avec elle, pour elle. C'est tout.

En ville, je me faisais continuellement bousculer. Maintenant, ici, dans le désert, je ne bouscule plus personne. Il n'y a personne. De toute façon je suis seule. Et personne.

Je suis sûre que je ne lui ai jamais dit. Rien dit. La lumière prenait ses yeux, intense. Il ne disait rien. Il marchait avec ses yeux d'or portés dans le vert de l'herbe et le jaune des feuilles. Il ramassait les ormes morts, faisait brûler les champs. Il créait son désert. Et plus. Le désert.

Il m'a toujours dit de retrouver cette lumière. Cette. Celle que j'ai perdue. Depuis le trou dans le sable. Celle que mes yeux n'ont plus. Depuis que je marche dans le sable.

Éperdue. Impensable.

Dans le désert, il y a la maison où l'on peut courir. Il y a aussi celle où l'on n'a pas le goût de se faire emmerder. Elles n'existent pas tous les jours. Des mirages, elles sont, ces maisons.

Je les ai découvertes en même temps, dans une journée torride. Celle où l'on peut courir vient du jour. L'autre, c'est à cause des étoiles. Elle n'existe que la nuit. Elle est là, toujours de trop. Mais il n'y a jamais assez d'espace dedans.

J'aime mieux la première. À l'aube. Traversée.

Tous les gitans que j'ai rencontrés sont muets. Ils n'ont ni caravane ni mensonges ni enfants. Ils sont vieux, comme moi, et aphones — ce n'est pas encore ça pour moi.

J'épie les Bédouins. Mais les gitans, je les regarde. Je les entends. Je les vois. Je les cherche. Ils sont peu, comme

parmi les mirages. Ils en gardent le bleu, le jaune et l'orangé. Vivants. Vieux. Étonnants.

Nous sommes continuellement reportés à nous retrouver dans des espaces vides. Failles, crevasses. Limaces. Étrangers. Rapaces. Médusés.

Les gitans disparaissent dans le sable. La nuit filtre leur regard. Les cailloux. L'incommensurable.

Je me dis que j'irai trouver les gitans, et que mon père y sera, à cause du silence. Je me dis que tout ça n'a pas de sens. Mais je marche, et de plus en plus muette, dans la nuit feutrée par le rêche des langues des vipères.

J'ai froid. Je ne mange plus. Je n'ai rien à manger. Je brûle. Ma peau est rouge, incendiée, brûlée. Je ne sens pas de blessure. Je souris.

Je vais le dire maintenant. J'ai rêvé aux gitans. Dans le rêve, on sentait qu'ils n'ont jamais existé, jamais passé par ici.

Ils vivent dans des pays d'eau. Ailleurs. Pas d'ici pour eux. J'en suis sûre maintenant. J'ai tout inventé. Il n'y a pas de gitans. Je n'ai pas rêvé. Je ne rêve pas parce que, la nuit, je ne dors jamais.

Et mon père est bel et bien grain de sable, grain de cendre. Mais il n'est plus lui-même et il n'y a pas d'autrefois. Le jour est chaque fois le même. Le temps n'avance pas. La chaleur reste indispensable, pesante et capitale. Et je ne peux plus en parler. C'est à cause du feu. La lumière est trop grande. Nous sommes fauves et immenses comme le feu, nous voulons brûler.

Et je dis nous parce que je ne suis jamais seule.

Les Bédouins marchent dans le désert. Ils persistent. Ils ont toujours existé. Le vent attise le feu. Leur langage. Et moi je ne veux plus parler.

Je ne pense plus que le silence est dans la lumière.

Le sable brûlant griffe les pieds. Le sable brûlant colle au vent. Il n'y a toujours que du sable et du feu.

Je retournerai à l'abri de sable et cette nuit je dormirai. Demain je surveillerai les Bédouins pour la dernière fois, puis je fuirai, oui, je fuirai. Car la fuite existe. J'irai vers le Sud. Incommensurable Sud qui ne finira pas. Et je brûlerai. Je n'aurai jamais 88 ans. J'en aurai 100 à chaque orage. J'en ai 12 depuis l'ombre. Chamaille.

Ce sera mon rêve car cette nuit je dormirai.

À l'aube, je verrai la scène avec mes yeux verts. Même s'ils ne captent plus la lumière. Je ferai la scène du désert. Je pleurerai pour faire de l'eau. Que je laisserai comme un mirage finir en fumée sur le sable torride.

Les Bédouins disparaissent dans le sable. Le silence est dans le ciel.

J'ai perdu ma voix dans les étoiles. C'est à cause de la nuit, incommensurable nuit. Il n'y a plus de feu. Et tout est silence. Même les bêtes.

J'ai perdu la voix dans mes étoiles. Rafrâchie. Je ne marche plus. Je suis seule. Et tout à la fois : je ne suis personne.

Mon fichu est troué et je l'installe sur mes genoux brûlés. Mon crâne est sale. Mes cheveux sont tombés.

Dans la glace, j'ai fixé la distance. Et toujours ma mère chante. Mon frère fait brûler le champ. Ma soeur parle de résistance. Grain de sable, grain de cendre.